

**20 janvier 1961, Université Laval, Québec**

### **L'Université, l'État et la Culture**

Au moment où, après tant d'années, je me trouve une fois de plus sur cette même estrade, dans cette même salle des Promotions, ce sont les plus grandes joies d'une vie d'homme qui accourent du plus profond de sa jeunesse.

Comme je ressens, en ce moment, la signification poignante de « l'Alma Mater » et l'émotion de la reconnaissance. Ici, je suis aux sources qui ont abreuvé ma pensée et mon âme. Vous tous, dans cette enceinte académique qui est celle d'autrefois, vous avez le visage des amitiés qui ne vieillissent jamais. Prêtres-éducateurs du Séminaire et professeurs de l'Université qui ont nourri ma génération d'exemples, de dévouements et de sciences; condisciples et camarades, tous ces témoins de l'espoir; ceux qui sont morts et ceux qui œuvrent encore; nous nous retrouvons tous dans le miracle du souvenir, aussi bien que dans la continuité vivante de ces lieux. Séminaire de Québec, Université Laval quels trésors pour ceux qui ont eu le privilège d'être vos fils : Quels trésors pour tous ceux qui, en cette Salle des Promotions, ont fait l'apprentissage des grands moments qui couronnent les efforts et les labeurs : Les initiations solennelles à l'Académie St-Denys, les fêtes qui servaient de prétextes à l'art dramatique, les fanfares de la Société Ste-Cécile, ces autres fanfares qu'étaient nos concours oratoires; tous ces événements précieux qui reflétaient l'âme de la maison et qui nous orientaient vers « la prise des rubans », ce mystère à la fois triomphant et douloureux de la vocation qui était une rupture avec l'adolescence et le cher Séminaire, en même temps que le pas décisif vers l'Université et vers l'affrontement de la vie

Aujourd'hui comme hier, Laval entoure l'un de ses fils de la même sollicitude et de la même générosité, en m'octroyant ce doctorat d'honneur. Encore cette fois, aujourd'hui comme hier, ce sont les maîtres et les guides qui ont tout le mérite. Tout au plus l'occasion me permet-elle, enfin, d'offrir mon chant de gratitude.

Quelles sont donc ces sources que j'ai trouvées ici et qui abreuvent la pensée et l'âme des générations canadiennes-françaises ?

C'est le patrimoine tout entier de la civilisation occidentale, sous la lumière universelle de la Révélation et du Christianisme.

C'est la filiation grandiose qui intègre chaque homme au destin millénaire de l'humanité et qui donne une direction collective et un sens infini à sa vie personnelle et finie. C'est la théologie et la philosophie. C'est l'Histoire et ce sont les Sciences. Ce sont les Arts et les Lettres. Bref, c'est l'humanisme chrétien qui suit la trace de l'homme et lui ouvre les voies, depuis les conquêtes matérielles de son milieu et l'organisation progressive de sa vie en société, jusqu'aux aboutissements mystérieux et jusqu'aux sommets secrets de sa confrontation avec l'Éternel.

Dans toutes les disciplines dans les Sciences qui sont un humanisme quoi qu'en prétende la dialectique matérialiste, aussi bien qu'aux degrés les plus élevés du savoir spéculatif, se maintiennent, ici à Laval, les attaches essentielles avec l'universel et avec l'humain. On m'excusera cependant d'un préjugé encore plus favorable en faveur du Droit que j'ai puisé à

Laval, qui est ma carrière et qui me vaut l'honneur que vous me faites aujourd'hui. Quelle autre Faculté universitaire, ou quelle autre activité professionnelle, est-elle plus visiblement dans les liens de la tradition humaine, depuis que les hommes ont peu à peu dégagé leur individualité du bloc de l'inconscience barbare, ont ensuite harmonisé leurs rapports entre eux, en poursuivant le rêve dont ils sont autorisés par une part de leur nature, d'une harmonie poussée à une perfection sublime parce qu'elle est fondée sur les rapports de l'homme avec Dieu, au point ultime où le concept du Droit doit rejoindre la vérité de la Justice ?

Les maîtres qui nous ont formés, à Laval, étaient inspirés par cette notion à la fois historique et métaphysique du Droit; pour eux, le droit romain, le code Napoléon ou la loi commune des Britanniques n'étaient, à la vérité et profondément, que les étapes d'un mouvement constant de la conscience vers ce point de rencontre des lois humaines et de la justice divine. Leur enseignement n'était ni un entraînement technique, ni une simple préparation professionnelle; mais le pur alliage de l'illumination spirituelle, de la connaissance intellectuelle et de la formation morale qui sont les matériaux d'un caractère d'homme et les éléments d'une sagesse.

Est-il possible de demeurer fidèles, aujourd'hui, à l'humanisme chrétien, idéal de tant de générations qui étaient en quête de l'homme complet ? Le patrimoine des connaissances s'est tant multiplié qu'il est impossible à l'individu d'en porter désormais tout le fardeau. L'homme complet de la Renaissance et de l'époque classique que pouvait encore réunir la somme de l'acquit humain. Quel cerveau électronique pourrait aujourd'hui réussir le même exploit ?

Il faut donc maintenant choisir dans l'abondance des nourritures offertes à l'esprit et tout choix implique une privation. La spécialisation, devenue absolument inévitable, doit-elle marquer la mort de la culture générale et de cet humanisme chrétien qui était la sève de notre enseignement classique et universitaire ?

Le problème nous bouleverse, dans notre pays du Québec comme partout ailleurs. Nos meilleurs esprits se consacrent avec énergie et une patience méthodique aux solutions. D'autres, plus pressée que prudents, font mine d'aller aux extrêmes. Un vent de réforme – une sorte de renaissance – court sur notre enseignement à tous ses degrés et, pour la première fois peut-être, la masse de notre population en est atteinte. Cette passion populaire pour l'éducation est même l'un des signes salutaires de l'époque.

Faut-il s'inquiéter des rajustements nécessaires ? Ils s'effectuent déjà, dans les programmes et dans les institutions, sans anarchie comme sans hésitations. On modifie l'accessoire, mais on consolide l'essentiel. On réaménage les accidents sans toucher à la substance. On pratique un choix dans le bagage des connaissances humaines, mais on ne veut rien sacrifier de ce qui est humain. Nos institutions, notre Université, notre Séminaire possèdent en eux toutes les puissances de l'adaptation, puisque ce sont les puissances de la vie. Ils ne sont prisonniers d'aucune contingence car jamais ils ne se sont identifiés à ce qui passe; tout leur effort, au contraire, a été de tourner la face des générations vers ce qui est éternel.

Cela, rien ne devra jamais le changer ! Rien ne pourra jamais le changer ! C'est immuable, comme la Vérité.

Axée sur le double universalisme des humanités et du Christianisme, l'Université a été et demeure néanmoins le foyer, créateur, en même temps que le moyen d'expression, d'une culture nationale canadienne-française.

Tous les mouvements culturels du Canada français sont issus, jusqu'ici, presque exclusivement de l'Université, qu'il s'agisse de l'avancement des sciences, de la recherche sociologique, de l'essor des lettres et même d'une éducation populaire encore en germe. Tous les grands mouvements de la survivance ethnique et culturelle, depuis les congrès de la langue française, la documentation historique jusqu'à la thésaurisation folklorique ont eu leur origine à l'Université, ou tout au moins ont trouvé leurs meilleurs appuis chez le personnel universitaire.

C'est bien là, en effet, le rôle d'une véritable Université; elle est la manifestation par excellence de la culture d'un peuple. Mais l'Université ne peut être abandonnée à ses seules forces. La communauté qu'elle inspire doit faire fructifier son oeuvre et l'étendre en l'assimilant. L'État, comme émanation de cette communauté et comme responsable de son avenir, doit accomplir la tâche qui est la sienne, de concert avec l'Université, en collaboration avec elle, et selon les fonctions respectives de leur ordre et de leur liberté. C'est pourquoi le gouvernement du Québec propose actuellement la création d'un ministère des Affaires culturelles, dans lequel nous plaçons de grands espoirs. Ses devoirs ne seront pas nouveaux. L'Office de la langue française s'associe aux fidélités maintenues depuis nos origines. Le Département du Canada français d'outre-frontières correspond à la fraternité qui a résisté à toutes les séparations imposées par les dures nécessités. Le Conseil provincial des Arts est la manifestation d'un peuple exceptionnellement doué pour le culte de la Beauté et, enfin, la Commission des Monuments historiques est l'illustration de nos attachements sans défaillances.

Tous ces objectifs assignés au ministère des Affaires culturelles étaient déjà poursuivis, non seulement par l'Université, mais par l'admirable floraison de nos sociétés nationales qui, dans leurs domaines particuliers, travaillent depuis toujours à la grande oeuvre du patriotisme et de la culture.

Combien de dévouements se sont exercés avec fruit dans tous ces groupements qu'il est si heureusement impossible d'énumérer; dans cette Société St-Jean-Baptiste aux longues traditions, dans l'ACFAS consacré à des impératifs nouveaux, dans le Conseil de la vie française, ce clairon sonnait le rassemblement de la « diaspora » canadienne-française, et jusque dans ces chapelles plus modestes où éclate notre personnalité si riche de diversités dans les lettres, les beaux-arts et la musique

Aucune de ces initiatives ne peut être remplacée par un ministère du gouvernement ou par des organismes de l'État. La culture d'un peuple est un jaillissement spontané de son âme; elle est un élan de la liberté, du travail et de la pensée. Elle ne peut être imposée du dehors et tous les États qui ont voulu établir une culture nationale sur l'artifice des lois ou des contraintes, n'ont abouti qu'à tarir les sources elles-mêmes de la création; la culture, chez eux, n'a été que le masque nouveau des barbaries antiques. Si l'art est une collaboration entre Dieu et l'artiste, il va de soi que moins le gouvernement fera intrusion dans le dialogue sacré, mieux il aura tenu son rôle.

Là, comme dans tout ce qui touche à l'individualité du citoyen en ce qu'il possède de plus précieux, partout où la frontière des valeurs spirituelles et des données matérielles demeure dans un équilibre délicat, le rôle de l'État ne peut se résumer qu'à un supplément d'efforts, à une collaboration, à une coordination. L'État n'abolit rien, ne remplace rien; il aide, soutient et renforce le tout. Aussi, l'Université dans sa liberté académique; nos groupements artistiques, nos sociétés savantes, nos associations patriotiques dans leur action innombrable, ne trouveront-ils toujours au nouveau ministère des Affaires culturelles que ce qu'ils ont le droit d'attendre de l'État et de la communauté; une aide et un soutien qui donneront plus de force à leur libre rayonnement.

Depuis les premiers jours de notre histoire, cette volonté de rayonnement culturel, et notre existence ethnique elle-même, ont été bien des fois considérées comme la folie d'un défi à toutes les données matérielles de la nature et des faits. La nécessité de cet îlot français et catholique, dans la masse étrangère d'un continent, a soulevé autant de doutes que de difficultés. Plus encore aujourd'hui, dans l'éclatement du monde et la confusion des peuples, la durée de cette poussière perdue au sein d'un univers en bouleversement n'obéit-elle pas à des raisons que la raison elle-même ne connaît pas?

Quelle serait cette raison d'être du peuple canadien-français? Quelle est donc cette certitude intérieure de son destin, invisible du dehors, mais si profondément vivante que jamais les s'il était demeuré consciemment à l'écart et en marge – de toute une époque dont les formes d'organisation et les méthodes d'action ne correspondaient ni à son tempérament, ni à son histoire, ni à son idéal.

Mais l'époque nouvelle n'impose-t-elle pas que soit comblé désormais l'abîme entre la matière et l'esprit? L'état matériel de l'humanité ne clame-t-il pas aujourd'hui la nécessité de l'avènement de l'esprit? La solution des problèmes les plus essentiellement matériels, comme ceux de la production et de la distribution des biens de la terre dont dépendent la paix ou la guerre – n'est déjà plus exclusivement la solution des économistes. La seule solution apparaît, de plus en plus, comme celle des philosophes qui exigent de l'humanité, ainsi qu'on l'a dit, un « supplément d'âme », comme condition de son salut même matériel. Manquaient-ils de réalisme les maîtres et les guides du peuple canadien-français, alors que les événements leur donnent aujourd'hui raison? Des impératifs nouveaux nous attachent donc à l'idéal ancien d'un humanisme chrétien et d'une vocation spirituelle. Malgré leurs faiblesses et leurs fautes, malgré, en particulier, les défaillances de leur vie publique qui apparaissent trop souvent aux yeux scandalisés des autres comme la trahison des valeurs qu'ils professent, les Canadiens français continueront de faire tout simplement de leur mieux pour ne pas enfouir l'humble talent qui leur a été confié. Ils continueront d'apporter leur pierre à la construction du monde.

C'est l'œuvre qui doit unir l'Université, l'État et la communauté.

La tâche peut parfois paraître disproportionnée à nos forces. Il ne faut ni s'en étonner, ni perdre confiance, car cette disproportion a toujours été pour nous une constante et une logique de l'histoire.

Aussi, en guise de conclusion, je voudrais vous offrir les paroles de sérénité et de foi que prononçait au Canada le très jeune homme qui, en ce moment même de notre réunion, assume à Washington les responsabilités les plus lourdes qui aient peut-être jamais été chargées sur les épaules d'un homme d'État. Il y a près de quatre ans, M. John Kennedy ignorait qu'il deviendrait le président des États-Unis. Il prononçait ce qui, est probablement jusqu'ici son unique discours en terre canadienne. C'était une fête académique absolument semblable à celle-ci. Il recevait un doctorat d'honneur à l'Université du Nouveau-Brunswick comme celui que Laval me décerne aujourd'hui.

Ses dernières phrases étaient un appel à la jeunesse du Canada, comme à celle de son pays. « Nous voulons de vous, disait-il, non pas le scepticisme des cyniques, ni le désespoir des faibles de cœur. De cela, nous avons déjà une abondance. Nous vous demandons d'apporter la connaissance, la vision et l'illumination à un monde plein de trouble ». C'est le même appel que j'adresse à l'Université Laval.

Phare de l'humanisme, qu'elle continue d'illuminer non seulement les voies de notre peuple, mais aussi celles où doit progresser la caravane humaine, depuis les profondeurs de l'histoire jusqu'à son arrivée glorieuse.